

5 juillet 1 962 à Oran: Témoignage de Mme Oudin

Mme Oudin m'a envoyé son témoignage par lettre. Je lui ai demandé quelques précisions qu'elle a bien voulu m'apporter directement chez moi et c'est son témoignage que j'ai enregistré.

"A l'époque, j'étais AFAT (Auxiliaire féminine de l'Armée de Terre) au CAO. Je résidais, comme mes camarades, au Camp Saint-Philippe et travaillais dans les bureaux de Chateauneuf. Tout le personnel qui était là depuis cinq ou six ans avait été renvoyé en France ou en Allemagne et remplacé par des officiers, assez âgés mais qui n'en avaient rien à faire, de l'Algérie, "ça leur cassait les pieds". Donc, fin juin, je suis allée voir le commandant Lambert et le commandant Sherk et je leur ai demandé : "Qu'est-ce que vous faites pour nous?" Eux étaient dans Chateauneuf et n'en sortaient jamais, mais nous, le personnel, on allait et venait, de Saint-Philippe vers nos bureaux qui étaient disséminés dans la ville. Le personnel des bureaux éloignés était transporté par camions mais nous qui étions relativement proches, nous allions à pied. Je demande: "Qu'est-ce qui est prévu pour nous après le 1er juillet? - Rien! - Mais vous savez qu'il y a danger? -Oh! on est très au courant, mais on verra . Vous ne risquez rien! - Vous attendez que l'une de nous soit tuée? - Eh bien! à ce moment là, on verra! "C'est dire l'impréparation..."

Au matin du 5 juillet, je vais prendre mon travail à Chateauneuf à 7 heures, comme d'habitude. Il y avait déjà beaucoup de monde sur la Place d'Armes, des arabes qui contournaient la Place Saint André et descendaient par le Boulevard Joffre, il en arrivait de partout. J'ai senti qu'il allait se passer quelque chose, une tension difficilement explicable, une tension angoissante. Je devais partir en permission le 6 et donc aller chercher mon billet à la Base, c'est à dire au bas du Boulevard Joffre. L'adjudant Batista devait aussi aller chercher son billet à la Base. Nous sommes donc sortis de Chateauneuf pour traverser la Place d'Armes vers la Base. Il était 9h moins dix. La foule était compacte mais pas hostile. Cependant nous avons dû mettre une bonne demi-heure pour traverser en écartant les gens qui se pressaient autour du Monument aux Morts (NDLR : Il s'agit de la colonne de Sidi-Brahim qui est au centre de la Place). Une estrade avait été dressée contre la colonne et des orateurs se tenaient dessus. Donc la foule les entourait faisant une sorte de cercle. Nous n'avons pas alors ressenti de peur, mais une tension très forte, angoissante. Nous sommes ressortis de la Base, avec nos billets d'avion, vers 10H moins le quart. La foule était encore plus dense. Nous n'arrivions pas à avancer. Nous étions de plus en plus inquiets. Quand on est arrivé à hauteur du monument, il y a eu un coup de feu. C'était un peu avant 11 h moins le quart, puisque nous sommes arrivés à Chateauneuf à 11 h 45 à la montre de l'adjudant Batista. Habituellement, il faut 5 minutes, mais là c'est difficile à dire. Le coup de feu venait d'en face de la Base et sans doute d'une terrasse. Du côté gauche de la Place d'Armes, si on tourne le dos à l'Hôtel de Ville. A force d'entendre des coups de feu, nous arrivions à déterminer si c'était un revolver, un PM etc... Là je ne m'en souviens plus. L'adjudant doit s'en souvenir. Il faudrait le retrouver.

Quand, il y a eu ce coup de feu, je ne sais pas si vous voyez, un champ de blé et un coup de vent. ça a fait comme ce mouvement dans la foule et là, une peur! On s'est dit : "On va mourir." Autour de moi, j'ai vu des burnous tomber à

terre, des djellabas. Et l'adjudant m'a dit:"accrochez vous à mon bras et baissez vous." (Mme Oudin est une dame grande et très blonde). J' avais à l'époque des cheveux très longs flottants, je dépassais la foule de la tête et on a pu avancer en poussant les gens, moi, courbée en deux. J'ai vraiment eu peur. On se disait, ils vont nous tuer. On ne sait pas pourquoi, œ coup de feu leur avait fait peur. Il y en a sûrement eu d'autres et des cris, mais je ne me souviens plus de rien. On a longé le Cercle Militaire, on a descendu l'escalier, et là il n'y avait pratiquement personne. On s'est senti sauvés. L'adjudant m'a dit : "J'ai fait l'Indochine, je n'ai jamais eu aussi peur!" J'étais terrorisée, j'ai vu ces djellabas tomber et je faisais le geste d'écarter ces vêtements qui me gênaient pour avancer, j'ai eu l'impression de voir un poignard, mais c'est vague. Les gens étaient tournés vers l'orateur au centre de la Place et je crois que c'est ce qui nous a sauvés. On avait l'impression d'une chaudière qui allait exploser. Je situe le coup de feu vers 10h et demie à peu près."

Tel est le témoignage, particulièrement intéressant de Madame Oudin.

Elle me dit ensuite qu'une autre personne, Madame Amiet ou Amiette qui travaillait à l'Etat-major, est partie de Chateauneuf dans une camionnette de l'Armée avec 15 ou 20 personnes, civils et militaires à 17h. Ils ont été enlevés et emmenés au Village Nègre. Elle a été tabassée, mais une femme de ménage arabe l'a sauvée. Elle ignorait ce qui était advenu des autres personnes enlevées. Elle me parle aussi d'une autre AFAT, Mademoiselle Jeanine ou Geneviève Orban (Elle ignore son nom d'épouse) dont le mari a été tué à 11 h sur la Place d'Armes. Elle est restée veuve avec 5 enfants dont 4 n'étaient pas ses propres enfants mais ceux de son époux. Elle les a élevés.

Témoignage de Monsieur Guy Ors

"Ce jeudi 5 juillet 1962, 6h30, comme tous les jours ouvrables de la semaine je descends quatre à quatre les escaliers de "L'Escalonne" où j'habite(Avenue de Saint Eugène, juste avant le Moulin Lanoë, en venant du Pont Saint Charles) . Mon épouse et ma fille de 2 ans ont pu prendre un avion ...suisse, mi-juin, ont gagné la métropole où elles ont rejoint ma belle-famille. Je suis donc "célibataire géographique" comme beaucoup d'autres oranais.

Au volant de ma 4 CV, je prends la direction de l'Arsenal de Mers-el-Kébir où je travaille. Je crois me rappeler que les horaires du lundi au vendredi étaient 7h à 11h45 et 13h45 à 18h. Trajet: Boulevard des 40 mètres, route du port, côte de Monte-Christo, le plus direct qui me fait éviter la ville. Circulation fluide. Je ne vois rien de particulier. La matinée se passe normalement au Bureau d'Etudes où je suis dessinateur. Mes collègues qui habitent des quartiers différents du mien, n'ont rien vu de particulier durant leurs propres trajets. La pause de midi arrive (donc à 11 h45) et nous sortons du souterrain. Certains employés déjeunent sur place, au restaurant de l'Arsenal. D'autres, comme moi, prennent leur voiture et rentrent déjeuner en ville. Je dois déposer un collègue, Jean X, d'origine bretonne, Place des Victoires. J'habite 300 mètres plus loin. Nous empruntons la Corniche, la Route du Port, le tunnel de la Cressonnière. Nous tournons à droite, Rue d'Arzew. A l'angle il y a la Station Service Shell, il me semble. Quelques arabes sont agglutinés après les pompes et tambourinent dessus en cadence, chantant et esquissant

sant des pas de danse. Jean et moi trouvons cela bizarre et tout-à-fait inhabituel. Au fur et à mesure que nous progressons rue d'Arzew, nous voyons de plus en plus d'arabes. Nous arrivons Place des Victoires, pareil! Des arabes partout, certains sont même assis sur le bord des trottoirs. Je dois préciser qu'à ce moment l'ambiance est relativement calme quoiqu'inhabituelle. Je tourne à gauche et m'arrête au bas de la Rue Arago. Je demande à Jean s'il préfère rester avec moi, vu l'atmosphère ambiante, ou si je le dépose. Ayant rendez-vous avec des amis dans un restaurant tout proche, il décline mon invitation. Je lui donne rendez-vous au même endroit vers 13h10 pour retourner à l'Arsenal. Je prends mes repas chez ma mère (Rue Dufour) qui est veuve depuis 1938 donc seule aussi. Je ne rentre à L'Escalonne qu'après souper. Ainsi, tout en veillant au bien-être de ma mère, ces quelques instants familiaux journaliers rompent notre solitude et évitent peut être que nos appartements soient "visités" ou, pire, déclarés "biens vacants". (NDLR : M. Ors et sa mère espéraient rester à Oran) Je relate à ma mère les scènes de liesse et le nombre inhabituel d'arabes que nous avons vu. Nous n'avons pratiquement pas vu d'européens et naturellement aucun policier ou élément des forces de l'ordre français, ce qui n'était pas très rassurant. Le repas terminé, je m'apprête à repartir, quand soudain, le bruit de coups de feu sporadiques nous parvient. Ces tirs paraissent lointains. La rue est déserte. Quelques têtes dépassent des fenêtres environnantes. Des voisins tout comme nous s'inquiètent et s'interrogent. Dans la rue Dufour, si passante d'habitude, personne, pas une voiture circulant. Ma 4CV est seule garée devant l'immeuble. Les bruits de tirs se font toujours entendre. (...) Je monte dans ma voiture et comme il fait chaud, descend la vitre. Il faut que je fasse une manoeuvre pour la remettre en direction de la Rue Dumanoir. Les coups de feu ont l'air de se rapprocher et semblent venir de la rue Beauharnais qui se trouve en face de mon immeuble, perpendiculaire à la rue Dufour mais décalée. De ce fait, j'entends mais je ne peux pas voir ce qui s'y passe. Instinct ou prémonition, je décide de ne pas partir. Je remonte chez ma mère et par les interstices des volets nous pouvons observer sans être vus. Des bruits de détonation et une course effrénée et nous voyons déboucher au coin de la rue Beauharnais et Dufour trois arabes tirant comme des malades des coups de revolver sur ...personne, la rue étant déserte; La scène de far-west ne dure que quelques secondes, car, après avoir repris leur souffle, ils traversent en courant la rue Dufour, passant tout près de ma voiture en direction de la rue Arago disparaissant ainsi de notre champ de vision. Rétrospectivement nous avons pensé que j'étais passé tout près de gros ennuis: je n'aurai pas eu le temps de terminer ma manoeuvre et je me serai trouvé fatalement dans la ligne de tir de ces trois "tireurs d'élite". Notre Bonne vierge de Santa-Cruz doit être pour quelque chose dans ce "miracle"! (...) On entend encore des coups de feu assez lointains, on se demande ce qui peut bien se passer dans le centre-ville. On ne sait rien. Le silence règne dans le quartier quand soudain, on entend simultanément le bruit de deux voitures arrivant l'une vers l'autre: la première, une 203 Peugeot venant de la rue Maréchal Des Logis Damien, la seconde une jeep venant de la Place Hoche. Dans la 203 2 européens, dans la Jeep deux arabes en tenue kaki clair, armés de PM de l'ALN je suppose. Les deux ALN arrêtent la 203 font descendre les deux européens, ils les font mettre les mains levées contre le mur de la Maison l'Oréal, juste en face et commencent à les fouiller à corps. Ils vérifient leurs

papiers et fouillent la voiture. Les deux européens, l'un âgé, l'autre plus jeune, sont peut-être père et fils. Ce suspense angoissant, vu l'ambiance régnant dure cinq bonnes minutes. Nous témoins impuissants, observons en silence. Pendant qu'un ALN fouille ou vérifie, l'autre garde son PM braqué sur les deux malheureux. Par chance, ils n'ont rien trouvé et leurs papiers doivent être en règle. Ils laissent repartir les deux européens dans leur voiture (...) En désignant les deux occupants de la Jeep d'ALN, en fait je n'en sais rien. Une chose est sûre, ce n'était pas des "éléments incontrôlés": l'uniforme, la façon de procéder faisaient penser plutôt à des militaires, la conclusion venait d'elle-même.

Le crépuscule est presque tombé quand nous entendons un bruit de moteur : c'est un camion de l'Armée française qui passe, puis plus rien. Je n'ai pas pensé à regarder ma montre à ce moment, mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne faisait plus très jour et que c'est le seul et unique camion des Forces Françaises qui soit passé rue Dufour : Comme le proclamaient les haut-parleurs roulants peu de temps avant, nous étions bien protégés!"

Monsieur Ors relate plusieurs autres anecdotes, dont certaines prêtent à sourire, nous vous les raconterons une autre fois.

Une petite mise au point s'impose: Je n'ignore pas que certains de nos compatriotes trouvent que tout a été dit sur le 5 juillet 62 et qu'il serait temps de tourner la page. A ceux là je répondrai simplement que tant que la vérité ne sera pas reconnue publiquement je ne cesserai pas de solliciter des témoignages et de les publier, afin que les historiens puissent les confronter et établir ce qui s'est passé ce jour là à Oran. Rien ne vous empêche, amis lecteurs qui préférez d'autres sujets de ne pas me lire ou de vous abonner à des revues plus drôles, il n'en manque pas. Mais pour les familles de ceux qui ne reviendront jamais, il n'existe que nos journaux et nos faibles moyens, mais du moins savent-elles que nous n'oublions pas et que nous sommes à leur côté. Dans ma conférence sur l'Agonie d'Oran, j'ai fait état d'un témoignage affirmant que le 5 juillet à l'hôpital d'Oran des religieuses ont été assassinées. Une dame qui travaillait à l'hôpital m'a affirmait qu'il n'en était rien et que les Trinitaires qui travaillaient là étaient vivantes après le 5 juillet. J'ai donc pris des renseignements qui confirment que fort heureusement ces religieuses ont échappé au drame. Or le témoignage du Docteur Sola (Agonie d'Oran tome III, P. 79) rapporte comment il a retrouvé le cadavre de son père, assassiné le 5 juillet, dans une fosse commune au cimetière de Tamashouet: "Le 17 novembre donc, à 8h du matin, on commença à déterrer les cadavres qui avaient été entassés le 5 juillet 62. Les trois premiers corps étaient des religieuses avec la robe marron et des souliers type "spartiates", puis deux corps d'enfants, puis deux hommes, une femme semble-t-il car la décomposition était extrême, mais les vêtements conservés, puis, au 14eme corps, je reconnu mon père..." Ce témoignage m'avait conforté dans la croyance que ces trois religieuses pouvaient provenir de l'hôpital. Renseignements pris, les religieuses en robe marron ne pouvaient être que des Franciscaines. Or il n'y en avait pas en poste à Oran, ni à l'hôpital, ni ailleurs. D'où venaient elles donc? Peut-être du Maroc, où semble-t-il, l'ordre des Franciscaines était présent. Etaient-elles de passage? Où ont-elles été assassinées ce jour là? Quelqu'un pourrait-il nous expliquer leur présence? Merci qui nous aidera dans notre quête inlassable de la vérité.

Geneviève de Ternant